

Mme Bachelier.—Est-ce que vous ne vous êtes pas adressée à l'entreprise des déménagements ?

Mme Saurin.—Je m'en serais bien gardée !

Mme. Bachelier.—Et pourquoi ?

Mme Saurin.—Par rapport à mes bois de lit.

Mme. Bachelier.—Peut-être avez-vous eu raison.

Mme Saurin.—Vous sentez que toutes ces voitures sont le rendez-vous de toutes sortes de vilénies.

—Mme Bachelier.—Je n'y faisais pas attention, j'avais parlé sans réfléchir.

Clémence.—Madame a-t-elle besoin de moi ?

Mme Saurin.—Non, vous pouvez encore faire un petit voyage. Vous voilà aux anges aujourd'hui, vous qui aimez tant aller et venir ?

Clémence.—Oui, madame.

Mme Bachelier.—Si je pouvais vous être de quelque utilité ?

Mme Saurin.—Je vous suis bien obligée, madame ; le plus fort est fait.

Mme Bachelier.—Ce sera comme vous voudrez, madame, à votre commodité.

Mme Saurin.—Vous êtes mille fois trop bonne. Où est Pyrame ?

Clémence.—Avec M. Gustave.

Mme Saurin.—C'est bien. Qu'emportez-vous là ?

Clémence.—Le petit cabaret de porcelaine à madame.

Mme Saurin.—Je vous le recommande comme la prunelle de vos yeux.

Clémence.—Y a pas de danger.

Mme Saurin.—J'espère que vous vous ferez l'amitié de venir nous voir, quand nous serons emménagés, madame Bachelier ?

Mme Bachelier.—Avec grand plaisir, madame ; je ne vous dissimulerai même pas que je suis désolée de vous voir partir.

Mme Saurin.—Il le fallait.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME LANGLET, MADemoiselle OLYMPE LANGLET.

Mlle Olympe.—Bonjour, madame.

Mme Saurin.—Comment, c'est vous, mesdames, qui osez venir me voir dans mon fouille !

Mlle Olympe.—Nous ne savions pas que ce fût aujourd'hui votre déménagement ; sans cela...

Mme Saurin.—Mon Dieu, que je suis contrariée de vous recevoir ainsi ! Clémence, cherchez donc des sièges à ces dames.

Mme Bachelier.—Si ces dames voulaient venir se reposer chez moi ?

Mlle Olympe.—Vous êtes trop bonne, madame, nous ne res'ons qu'un instant.

Mme Saurin.—Et M. Langlet ?

Mlle Olympe.—Mon père est au Palais. Je te vois joyais pas aussi avancée dans votre déménagement, madame.

Mme Saurin.—Je devais ne le commencer que vers la fin de la semaine prochaine, mais l'appartement que je prends étant libre, j'ai préféré...

Mlle Olympe.—Vous avez fort bien fait, madame, lorsqu'une chose me tourmente je cherche au plus vite à m'en affranchir. Maman n'est pas de même, elle a tort.

Mme Bachelier.—C'est toujours ainsi que l'on devrait faire.

Mlle Olympe.—Sans cela, vous prolongez vos ennus à l'infini ! Etes-vous satisfaite de votre nouveau logement, madame ?

Mme Saurin.—Nous sommes plus grandement.

Mlle Olympe.—C'est beaucoup. Vous étiez un peu à l'étroit dans celui-ci.

Mme Saurin.—Je doute néanmoins que nous restions longtemps dans celui où nous allons entrer ; mais j'étais si fatiguée de courir les appartements, j'en avais tant et tant vus, des nids à rats, de vrais trous ! et tous cela à des prix fous, que j'ai arrêté le premier qui s'est présenté.

Mlle Olympe.—Après en avoir rencontré qui vous convenaient davantage, peut-être ?

Mme Saurin.—Oh ! certainement. Mais les uns étaient trop élevés, les autres mal éclairés ; la maison, ou mal habitée, ou sur un trop grand pied. Bref, j'ai pris celui-là comme étant encore un des moins laids et des plus commodes.

Mme Bachelier.—On ne se loge pas à Paris comme on veut.

Mme Langlet.—Et arrangez cela : on bâtit de tous les côtés !

Mme Bachelier.—Et les logements sont hors de prix.

Mme Langlet.—Le payez-vous cher, votre logement ?

Mme Saurin.—Fort cher, oui, madame.

Mlle Olympe.—Je suis bien fâchée, j'en avais avais un charmant à vous proposer, celui de Mme Claret ; n'est-ce pas, maman ?